

Nouvelles perspectives en sciences sociales



La place de l'individu, de la subjectivité et de l'action et le rôle du macrologique dans la sociologie relationnelle

The Place of the Individual, of the Subjectivity, and of the Action and the Role of the Macrological in Relational Sociology

Simon Laflamme

Volume 19, numéro 2, mai 2024

Sur le thème : « Guy Bajoit et la notion de relation »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1112408ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1112408ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, S. (2024). La place de l'individu, de la subjectivité et de l'action et le rôle du macrologique dans la sociologie relationnelle. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 19(2), 217–239. <https://doi.org/10.7202/1112408ar>

Résumé de l'article

Guy Bajoit a envisagé dès 1992 une sociologie relationnelle. Sans l'avoir nommée, mes travaux me conduisaient naturellement vers une telle sociologie. J'ai donc rencontré avec bonheur cette sociologie bajoitienne ; je voyais en elle un objet autre que l'acteur social ou que les structures sociales, j'entrevois des relations qui pouvaient être étudiées en elles-mêmes, il y avait là la possibilité de comprendre l'humain autrement qu'en fonction de sa subjectivité autonome ou de ce qui commande ses actions depuis l'extérieur. J'ai entendu l'invitation bajoitienne à travailler à l'intérieur d'un nouveau paradigme. Mais j'ai dû prendre mes distances par rapport au projet de Guy Bajoit parce que, d'une part, son relationnisme impliquait étroitement l'acteur hyper-rationnel de l'individualisme méthodologique, et parce que, d'autre part, il m'est apparu essentiel d'éloigner la relation de l'ordre ontologique pour en faire un principe de modélisation.

La place de l'individu, de la subjectivité et de l'action et le rôle du macrologique dans la sociologie relationnelle

SIMON LAFLAMME

Université Laurentienne, Sudbury, Ontario, Canada

Introduction

Dans *Pour une sociologie relationnelle*, Guy Bajoit indique à son lecteur :

- i. qu'il est « convaincu, comme Boileau, que “ce qui se conçoit bien s'énonce clairement”¹ » ;
- ii. qu'il « adhère pleinement au principe wébérien de l'*individualisme méthodologique*² » ;
- iii. « que la sociologie doit être une science engagée³ » ;
- iv. « que les théories sociologiques dont nous disposons sont devenues inadéquates pour penser [le] changement ». « Dès lors », ajoute-t-il, « il devient indispensable et urgent de fonder, sur nos acquis mais aussi en les dépassant, un paradigme, une théorie et des concepts

¹ Guy Bajoit, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le sociologue », 1992, p. 9.

² *Ibid.*, p. 9. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

³ *Ibid.*, p. 10.

qui ne soient plus tributaires du modèle industriel et permettent de penser la mutation en cours dans *un nouveau cadre intellectuel*⁴ ».

Il est difficile de ne pas être d'accord avec l'idéal de l'auteur des *Satires*⁵. Je ne suis qu'à demi convaincu par le principe wébérien. Je ne crois pas qu'une science ait le droit d'être engagée, bien que je conçoive la notion d'intellectuel engagé. Je conviens avec Guy Bajoit qu'un nouveau paradigme sociologique est requis et qu'il doit s'édifier sur des acquis.

L'œuvre de Guy Bajoit est imposante : connus de moi, ce sont sept monographies, deux livres à titre de coauteur, cinq directions ou codirections d'ouvrages et plusieurs articles. Le travail, par ailleurs, couvre des champs d'études divers : la théorisation sociologique, les mouvements sociaux, la jeunesse, la Wallonie, le changement social, le contrat social, l'Amérique latine, l'action sociale, le combat social, la Grèce ancienne.

Mon intention n'est pas de discuter de l'entièreté de l'œuvre (je n'ai pas toutes les connaissances qu'il faudrait pour cela). Elle est de décrire ma rencontre avec celui que je considère comme le fondateur de l'approche relationnelle en langue française et de réfléchir sur le devenir du relationnisme.

Je débiterai en présentant les principaux travaux qui m'ont disposé à rencontrer l'auteur qu'est Guy Bajoit puis, deuxièmement, je ferai état d'écrits qui étaient de nature à attirer ma pensée vers la sienne. Dans un troisième temps, j'attirerai l'attention sur l'aspect rationalisant, wébérien, du relationnisme de Guy Bajoit. Dans un quatrième temps, je montrerai comment je perçois l'avenir de l'approche relationnelle bajoitienne puis, dans un cinquième temps, comment le relationnisme peut prendre une autre direction.

Tout au long de cet exposé, j'essaierai de faire mien l'idéal de Boileau, je relativiserai le principe d'un individualisme métho-

⁴ *Ibid.*, p. 11-12. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

⁵ Nicolas Boileau sieur Despréaux, *Satires*, Paris, Claude Barbin, 1666. Les sept premières satires paraissent en 1666 ; sur la page couverture, on lit « Du Sieur D*** ».

dologique, j'éviterai de parler de sociologie engagée⁶ et j'en appellerai avec Guy Bajoit à un nouveau paradigme sociologique qui reconnaît des acquis de la discipline.

1. Avant la rencontre

Quand j'ai entrepris ma thèse doctorale sur la persuasion politique, je ne savais pas ce qu'était une approche relationnelle, je n'avais pas de notions de relationalité. Après deux maîtrises, l'une en philosophie, l'autre en sociologie, j'avais été principalement exposé à des théories qui valorisaient ou bien la subjectivité, ou bien les structures. Le monde de la subjectivité venait à moi, en philosophie, par la phénoménologie, l'existentialisme ou la psychanalyse ; en sociologie, par l'individualisme méthodologique, l'interactionnisme et l'actionnalisme. L'univers des structures s'imposait dans ce que m'enseignait la philosophie en empruntant à la linguistique et à l'anthropologie de même qu'en s'assimilant au marxisme ; dans ce que, en sociologie, j'apprenais du fonctionnalisme, du féminisme et de nombreuses versions du marxisme.

Quand j'ai entamé cette thèse, en sociologie, ma question était d'ordre philosophique : je m'interrogeais sur la manière dont les idées influent sur l'organisation des sociétés, dont elles pro-

⁶ J'ai expliqué de diverses façons et à divers moments que le travail scientifique pouvait répondre à des attentes éthiques, mais que, en lui-même, ce travail ne répondait pas à une logique morale. On peut demander à la science de produire une bombe ou un vaccin, mais les propriétés explosives de la bombe ou préventives du vaccin n'appartiennent pas à l'éthique. L'éthique suppose un esprit complexe, entre autres guidé par les dimensions conscientes et inconscientes des valeurs ; la science n'a pas accès à cette complexité psychique, et elle fait tout pour qu'il en soit ainsi, elle qui est limitée par une dynamique surveillée de la modélisation et de l'observation. Bien que forcément historiques et sociaux, tous les énoncés ne sont pas subjectifs et idéologiques : les énoncés « j'aime ma mère », « je crois en dieu » et « la terre a une forme ellipsoïdale » ne sont pas épistémiquement semblables. [Depuis *Humain objet, humain sujet : initiation à quelques notions de philosophie de l'histoire et d'épistémologie des sciences humaines* (Sudbury, Série monographique en sciences humaines, 1996) jusqu'à « Rationalité scientifique, disciplinarité et interdisciplinarité » (*Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 16, n° 2, 2021, p. 201-236), en passant par *Suites sociologiques* (Sudbury, Prise de parole, coll. « Épistémè », 2006).]

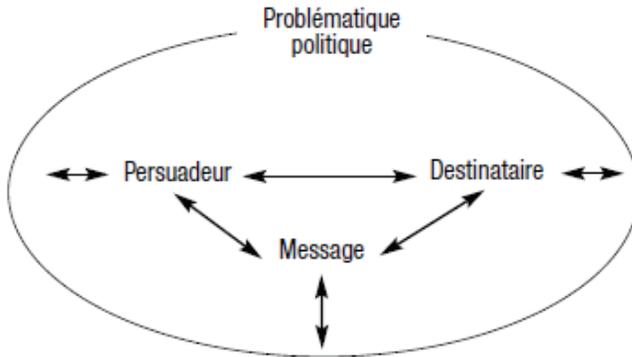
voquent le changement. Mon directeur de thèse, Pierre Ansart, a tôt fait de m'aiguiller vers un objet plus sociologisable : la persuasion politique. Les travaux sur la persuasion politique relevaient principalement de la psychologie et des sciences de la communication. En psychologie, le phénomène était essentiellement décrit comme effet d'une personnalité fascinante sur une population crédule. Une telle esquisse avait peu d'utilité explicative, car elle laissait entendre, d'une part, que tout personnage peut convaincre n'importe qui de n'importe quoi pourvu qu'il soit doté de la faculté de la persuasion et que, d'autre part, se laisser convaincre, c'est faire preuve de naïveté. Ce sont là des opinions immensément simplistes. Dans les sciences de la communication, c'est dans les travaux sur les médias et dans les études sur la circulation de l'information qu'on trouvait des éléments susceptibles de rendre compte de la persuasion. Dans les travaux sur les médias, avait cours un débat qui mettait aux prises, d'un côté, la théorie des industries culturelles, largement associée à l'École de Francfort, pour laquelle les médias transmettaient avec succès les messages de l'élite à des fins d'aliénation des destinataires et, d'un autre côté, le courant lazarsfeldien, qui relevait diverses façons dont les destinataires réagissaient activement aux messages qu'ils recevaient⁷. Dans les études sur la circulation de l'information, les schémas unilatéraux avaient été supplantés par des modèles bilatéraux dans lesquels le persuadeur émettait un message vers son destinataire qui, lui, rétroagissait sur le message et sur le persuadeur, contraignant celui-ci à ajuster son message ; ce mouvement orbiculaire et récursif, en outre, apparaissait comme inhérent à un contexte. La théorisation, sur ce plan, était relativement avancée. Inspiré par ces réalisations des sciences de la communication, j'ai fabriqué un modèle de la persuasion politique. Il m'était apparu évident que la persuasion politique ne pouvait être comprise de manière unidirectionnelle, que le persuadeur agissait sur son destinataire et *vice versa*, que

⁷ On trouvera une description de ces travaux sur les médias dans des manuels comme celui d'Éric Maigret, *Sociologie de la communication et des médias*, 3^e édition, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2015 [2003], chapitres 3, 4 et 5.

tous deux agissaient sur le message et que cette relation plurielle était inconcevable en dehors d'une problématique politique, c'est-à-dire d'un contexte (voir la figure 1).

Figure 1

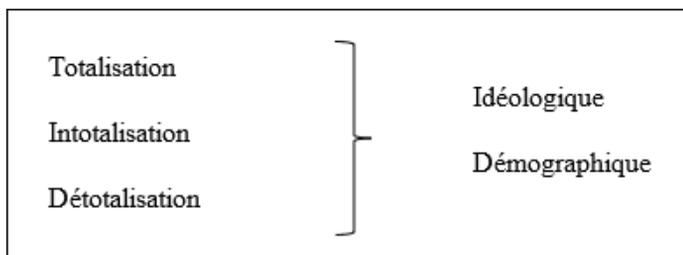
Modélisation de la persuasion politique



Et comme la persuasion politique, par conséquent, n'était pas réellement une persuasion, puisque le phénomène ne pouvait pas être compris comme le seul effet d'une force charismatique sur un public, il fallait qualifier les possibilités de relations entre le persuadeur (ce qui sollicite l'adhésion) et le destinataire (l'ensemble auquel le persuadeur s'adresse). Le travail empirique, par ailleurs, avait montré que le persuadeur peut convaincre de son message sans que son destinataire soit en mesure d'agir conformément à ce qui est souhaité et que, inversement, il peut inciter à agir en sa faveur, sans avoir convaincu du bien-fondé de ce qu'il propose sur le plan idéal. Il fallait donc distinguer les effets idéologiques et démographiques de la persuasion politique et concevoir les trois possibilités de relations entre le persuadeur et son destinataire selon que la persuasion s'accroît, est stabilisée ou décroît (voir la figure 2).

Figure 2

Types de relations entre un persuadeur et son destinataire



J'ai terminé la thèse en 1983, il y a plus de 40 ans. Le livre sera publié quatre années plus tard⁸. À la fin de cette thèse, je ne disposais pas encore du concept de relationalité, mais j'en avais l'intuition. Sur le plan scientifique, j'avais l'impression d'avoir bien compris le phénomène de la circulation des idées dans un cadre social ; j'avais toutefois la certitude que cette circulation-ci devait être arrimée à celle de la circulation des biens (ou des services) et à celle des personnes. Ce que je comprenais des sciences humaines, entre autres du marxisme et du libéralisme, et plus spécifiquement ce que me montrait la lecture d'œuvres comme celle de Claude Lévi-Strauss m'avaient assuré de l'importance de cette triple conjonction : dans une société donnée, par exemple, le rapport aux biens dépend du rapport aux idées, le rapport aux idées dépend du rapport aux personnes, et ainsi de suite.

J'avais noté que l'économie, la science de la circulation des biens, avait pour catégorie fondamentale celle d'échange, que les sciences de la communication, là où on examine la circulation des idées, recouraient aussi à cette catégorie, et qu'il en était de même pour les sciences qui se penchent sur la circulation des personnes, dont l'anthropologie et la sociologie. J'avais bien vu aussi que la science économique empruntait aux domaines dans lesquels on s'interroge sur les personnes et sur les idées, et que cela, en réalité, était vrai aussi pour chacun des trois domaines à

⁸ Simon Laflamme, *Contribution à la critique de la persuasion politique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1987.

l'égard des deux autres. Sur cette base, j'ai entrepris de théoriser la circulation des biens (ou des services), des idées et des personnes (BIP). Je retrouvais alors ce que les sciences humaines avaient explicitement montré : des personnes qui échangent des biens (comme le perçoit l'économie), des personnes qui échangent des idées (comme le perçoivent les sciences de la communication) et des personnes qui échangent des personnes (comme le perçoit l'anthropologie des relations de parenté). Mais je découvrais aussi des idées qui échangent des personnes et des biens, de même que des biens qui échangent des personnes et des idées (voir les figures 3 et 4).

Figure 3

Forme triangulaire du modèle BIP

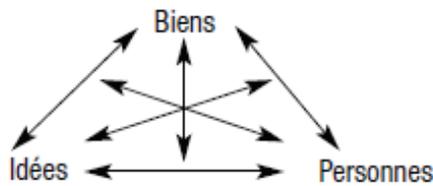


Figure 4

Forme décomposée du modèle BIP

$$S = \left(\begin{array}{c} \text{I} \\ \text{B} \leftrightarrow \text{I} \leftrightarrow \text{P} \\ \text{P} \end{array} \right) \& \left(\begin{array}{c} \text{P} \\ \text{I} \leftrightarrow \text{P} \leftrightarrow \text{B} \\ \text{B} \end{array} \right) \& \left(\begin{array}{c} \text{P} \\ \text{P} \leftrightarrow \text{I} \leftrightarrow \text{B} \\ \text{I} \end{array} \right) \& \text{Alter}$$

La théorisation poussait l'entendement hors de l'anthropocentrisme. Je comprenais mieux alors – ce que n'arrivait pas à percevoir le marxisme – comment il est possible qu'une société dans laquelle la richesse est fortement concentrée par rapport aux personnes ne connaisse pas la révolution, et ce, sans avoir à déclarer comme aliénés les non-révolutionnaires non-bourgeois : c'est que la prise en compte de l'incidence des biens sur les idées

est insuffisante pour comprendre l'organisation sociétale ; c'est, entre autres, que la dialectique entre les idées, d'une part, et la dialectique des biens et des personnes, d'autre part, est fortement déconcentrée et que cette dialectique duelle coexiste avec deux autres. J'en viendrai à parler de trialectique.

2. La rencontre du livre de Guy Bajoit : *Pour une sociologie relationnelle*

Il y avait beaucoup de dialectique dans cette théorie ; le relationnisme n'était pas encore nommé. À la fin du livre, je savais que les relations qui se donnaient à moi n'étaient pas simplement les échanges dont parlent les économistes, les communicologues, les anthropologues et les sociologues.

J'ai publié *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*⁹ en 1992. C'est cette même année que Guy Bajoit a publié *Pour une sociologie relationnelle*¹⁰. Mon livre terminé, je rencontrais celui de Guy Bajoit qui nommait ce que je faisais : du relationnel¹¹, et je tombais sur des passages comme ceux-ci :

La relation sociale est la cellule du tissu social¹².

Est-il possible d'imaginer une approche qui n'aurait besoin d'aucun postulat ? Nous pensons que c'est possible à la condition de concevoir la société comme un pur produit des *relations sociales* entre les hommes.¹³

Pour essayer de fonder un nouveau paradigme, nous allons d'abord retourner aux sources de ce qui fait la spécificité du social, à savoir le *relationnel*¹⁴.

⁹ Simon Laflamme, *La Société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*, New York, Peter Lang, Worcester Polytechnic Institute, Studies in Science, Technology and Culture, 1992.

¹⁰ Guy Bajoit, *Pour une sociologie relationnelle*, *op. cit.*

¹¹ Je ne connaissais pas, alors, le travail de Pierpaolo Donati, dont son livre pionnier : *Introduzione alla sociologia relazionale*, Milan, Franco Angeli, 1983.

¹² Guy Bajoit, *Pour une sociologie relationnelle*, *op. cit.*, p. 8.

¹³ *Ibid.*, p. 43. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

¹⁴ *Ibid.*, p. 90. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

Les conduites des individus sont *sociales* dans la mesure où elles portent les marques des *relations* qu'ils ont eues, qu'ils ont, ou qu'ils comptent avoir avec d'autres. La question que nous posons ici est de savoir de quoi est fait ce *lien* qui rend sociales les conduites des hommes.¹⁵

Tout individu, en relation avec un autre, est par certains aspects *le même* que lui, et par d'autres *différent* de lui : le lien social est à la fois un lien d'*identité* et d'*altérité*¹⁶.

*Chaque tradition théorique [...] semble privilégier clairement une forme d'échange et une forme de solidarité, donc une forme de relation sociale*¹⁷.

À partir du concept [de relation sociale] que nous venons d'élaborer, nous allons pouvoir étendre la recherche dans deux directions : vers l'« infiniment grand », c'est-à-dire vers la macro-sociologie (le système social sera vu comme un ensemble de champs relationnels qui sont eux-mêmes des ensembles de relations sociales), et vers l'« infiniment petit », c'est-à-dire la micro-sociologie (les composantes d'une relation sociale sont entre elles en rapport de causalité réciproque, dont il faut élucider les mécanismes). Le concept de relation sociale constitue donc le lieu d'une articulation du macro- et du micro-social. C'est en ce sens que l'on peut dire que la relation est la *cellule* du tissu social.¹⁸

Vouloir faire de la relation sociale la cellule du tissu social, et donc la pierre angulaire de la sociologie, me paraît une idée extrêmement féconde. Cette volonté – qui au départ ne s'appuyait que sur une intuition ou sur une obsession – de fonder sur ce concept une macro-sociologie et une micro-sociologie m'a effectivement amené à trouver peu à peu, et combien péniblement, *une cohérence* sur laquelle rebâtir le peu que je savais, intégrer ce que j'apprenais, et orienter la recherche de tout ce que je ne sais pas encore.¹⁹

Une [...] question essentielle est de savoir si l'approche proposée ici introduit bien un nouveau paradigme en sociologie : *un paradigme relationnel*. [...] Il est vrai que les sociologues, en effet, ont toujours expliqué les conduites sociales par les relations entre les hommes, même s'ils n'ont guère éprouvé le besoin d'en produire le concept. Cependant, en se donnant précisément la peine de définir ce concept, on découvre deux choses ;

¹⁵ *Ibid.*, p. 90-91. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

¹⁶ *Ibid.*, p. 91. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

¹⁷ *Ibid.*, p. 92. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

¹⁸ *Ibid.*, p. 113. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

¹⁹ *Ibid.*, p. 297. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

d'abord que les théories sociologiques actuelles se fondent sur des paradigmes réductionnistes et simplificateurs qui enferment les sociologues dans des faux débats ; ensuite que toutes ces théories ont conservé les cordons ombilicaux qui les relient aux idéologies du modèle culturel industriel, et que leurs principes explicatifs postulent une essence non relationnelle de l'homme. Autrement dit, si l'on veut bien admettre ces postulats et réduire la relation sociale à une seule de ses dimensions, alors, en effet, chaque théorie est bien relationnelle. Mais si l'on ne le veut pas ?²⁰

Ces énoncés me faisaient voir pour la première fois un positionnement analytique relationnel. Je sais bien que Guy Bajoit dit devoir à Alain Touraine la définition « La sociologie est la science des relations sociales²¹ ». Mais il demeurera que, pour moi, comme pour plusieurs, Touraine est davantage un sociologue de l'action que de la relation²². Il restera que c'est à Guy Bajoit, en langue française, qu'on devra les premiers éléments d'une approche relationnelle assumée. (En anglais, il faudra quelques années de plus²³, sans doute à cause de la puissance d'attraction qu'exerce l'interactionnisme. En italien, la notion est arrivée plus tôt²⁴.)

3. Beaucoup de rationalité

La sociologie de Bajoit est celle des relations entre les individus et entre les groupes. Elle a l'immense mérite d'attirer l'attention

²⁰ *Ibid.*, p. 298. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

²¹ Ce qu'il signale dans son livre de 1992 (*ibid.*, p. 43) ; ce qu'il affirme, dans *La maison du sociologue*, en 2015, alors qu'il rapporte avoir entendu l'assertion pour la première fois de la part de son « premier maître à penser » en 1971 (*La maison du sociologue. Pour une théorie sociologique générale*, Louvain-la-Neuve, Academia, L'Harmattan, 2015, p. 11) ; ce qu'il rappelle dans le document qu'il a rédigé dans l'optique d'un séminaire (« Bilan et credo d'un sociologue », paragraphe II.1 : sur la définition de la sociologie, p. 14 ; dans ce document-ci, il écrit avoir entendu cette proposition en 1972).

²² Il a écrit « La sociologie est la science de l'action sociale », phrase qui constitue, et à elle seule, le tout premier paragraphe de son livre *Sociologie de l'action* (Paris, Seuil, 1965, p. 7). Il est vrai, par ailleurs, qu'il ait associé sociologie et relation, notamment dans *Pour la sociologie* (Paris, Seuil, coll. « Points », 1974).

²³ Mustafa Emirbayer publie en 1997 son « Manifesto for a Relational Sociology » (*American Journal of Sociology*, vol. 103, n° 2, 1997, p. 281-317).

²⁴ En 1983, sous la plume de Pierpaolo Donati : *Introduzione alla sociologia relazionale*, op. cit.

sur ce qu'il advient de l'humain par le fait qu'il soit en relation, et donc de mettre en question le principe d'un acteur monadique comme se le représente l'individualisme méthodologique – pour lequel il n'y a de société que par agrégation des individualités, selon le vocabulaire de Raymond Boudon²⁵. Elle est plus prometteuse que l'interactionnisme, lequel ne conçoit l'interaction que du point de vue d'une individualité performative ; en insistant sur la relation, Guy Bajoit entrevoit la possibilité que la relation elle-même caractérise les rapports sociaux, par-delà les intentions des individus.

Comme l'individualisme méthodologique et comme l'interactionnisme, toutefois, la sociologie bajoitienne édifie le social sur la subjectivité et elle emboîte la subjectivité dans la rationalité, l'intérêt, la conscience, l'intention et la stratégie. Dans *Pour une sociologie relationnelle*, le social repose sur quatre formes d'échanges sociaux : « complémentaires, compétitifs, conflictuels et contradictoires²⁶ ». Guy Bajoit écrit ceci :

Pour conceptualiser cette notion d'échange, nous devons énoncer les critères pertinents qui permettent de distinguer, définir et classer ces formes. Nous pensons que la forme d'échange peut être définie d'une part par la nature de ses *finalités* et d'autre part par le mode de reproduction de *l'inégalité* entre les catégories sociales en relation. S'il en est bien ainsi, les échanges sociaux doivent être considérés comme des *stratégies* des acteurs individuels ou collectifs, par lesquelles ils cherchent à exercer leur emprise sur les finalités de la relation et sur le mode de contrôle de l'inégalité.²⁷

Le langage est le même dans *La maison du sociologue* :

Une *relation sociale* est un échange entre des individus ou des ensembles d'individus, qui poursuivent des finalités qu'ils ne peuvent atteindre seuls, acquièrent des compétences et des ressources pour y contribuer, bénéficient de rétributions inégales, et exercent les uns sur les autres des formes diverses de domination²⁸.

²⁵ Raymond Boudon, *La place du désordre. Critique des théories du changement social*, Paris, Presses universitaires de France, 1985 [1984].

²⁶ Guy Bajoit, *Pour une sociologie relationnelle*, *op. cit.*, p. 93.

²⁷ *Ibid.*, p. 93. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

²⁸ Guy Bajoit, *La maison du sociologue. Pour une théorie sociologique générale*, *op. cit.*, p. 29-30. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

Toute relation sociale comporte donc *une contrainte sociale* (visant à impliquer les individus dans la gestion des problèmes fondamentaux de la vie commune) *et une contrainte culturelle* (visant à légitimer cette implication et les inégalités qui en résultent). Une relation sociale est donc une forme de *coopération* (par les contributions des individus aux finalités) qui tend à engendrer des *inégalités* (de rétribution et de domination).²⁹

Un des processus qui intervient certainement dans la socialisation est le calcul : les individus répondent aux attentes des autres parce qu'ils y ont *intérêt*, parce qu'il leur serait plus coûteux de ne pas y répondre, parce qu'ils apprécient davantage ce qu'ils y gagnent que ce qu'il leur en coûte. Ils évaluent, selon les informations dont ils disposent, les gains et les coûts de leur soumission, et acceptent l'emprise des autres s'ils jugent suffisantes les compensations qu'ils espèrent en retirer.³⁰

Il me semble que, selon les attentes relationnelles qu'il cherche à réaliser, chaque « Je », peut entrer en relation avec les autres selon *quatre logiques fondamentales d'échange* : il peut chercher à *coopérer* avec l'autre (échange coopératif avec un partenaire), à le *combattre* (échange conflictuel avec un adversaire), à le *concurrer* (échange compétitif avec un concurrent) ou à le *détruire* (échange contradictoire avec un ennemi). Pour conceptualiser cette notion d'échange, j'ai également retenu deux critères qui m'ont semblé adéquats : un échange peut être défini par *la nature des finalités* poursuivies par les parties et par leur *stratégie relationnelle*.³¹

Ainsi, le social s'explique par la subjectivité des acteurs sociaux, subjectivité qui est conscience d'un intérêt et qui, rationnellement, développe des stratégies pour atteindre des fins, des stratégies motivées par un intérêt, ce qui a pour effet de reproduire l'inégalité sociale. Et cette psychologie – comme c'est le cas chez Touraine – vaut aussi bien pour les individus que pour les « catégories sociales », c'est-à-dire les collectifs ou les « ensembles d'individus », ou les « sujets collectifs³² ». Le va-et-vient entre « relation » et « échange » est symptomatique ici d'une difficulté à envisager la relation autrement que du point de vue des acteurs

²⁹ *Ibid.*, p. 31. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

³⁰ *Ibid.*, p. 40. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

³¹ *Ibid.*, p. 85. C'est Bajoit qui utilise l'italique.

³² *Ibid.*, p. 90.

sociaux : la relation est celle d'une subjectivité qui échange dans son intérêt. Il y a bien des « contraintes », comme dans les schémas fonctionnalistes, mais elles ne sont pas de nature à invalider les forces cognitives. Malgré les déterminations extérieures, l'acteur social demeure conscient : si inconscientes que soient les symboliques culturelles qui s'imposent aux acteurs, si voilées, si imprécises, si indistinctes que soient les contraintes qui agissent sur sa psyché, l'acteur social demeure conscient, stratégique, guidé par un intérêt connu. Les relations, qui sont au fondement de la vie en société, sont essentiellement mues par des rationalités stratégiques. La socialisation elle-même est formatage au calcul intéressé. La socialisation est apprentissage conscient, elle est transmission de savoirs et de symboliques dans la transparence des psychés. Quoi que soient les structures par rapport aux acteurs sociaux, ceux-ci vivent dans la pleine transparence par rapport à eux-mêmes.

4. Pour un relationnisme bajoitien

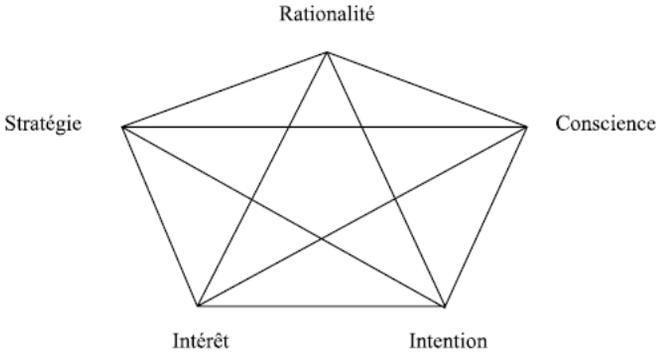
Il semble toutefois que, chez Guy Bajoit, plus que dans l'interactionnisme, il soit envisageable de dépasser les modélisations rationalisantes et de connecter les logiques structurales et individualistes.

À un collègue qui avait de la difficulté à concevoir une sociologie qui n'aurait pas comme centre la subjectivité individuelle, j'avais proposé de modifier l'appareil conceptuel phénoménologique habituel, tel que dessiné adéquatement par Mélanie Girard (voir la figure 5)³³,

³³ Mélanie Girard, « Éléments de critique des théories de l'action », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 3, n° 1, 2007, p. 49. Le schéma sera reproduit dans la thèse de doctorat soutenue en 2009 puis dans la publication de la thèse : *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, Saarbrücken, Verlag Editeur, Presses Académiques Francophones, 2015, p. 55.

Figure 5

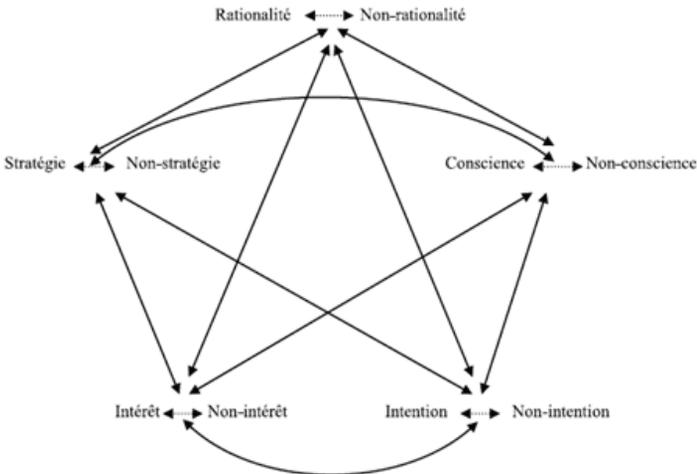
Appareil conceptuel des théories de l'action



en une structure plus adaptée à la complexité de la psyché humaine, comme celle-ci (voir la figure 6)³⁴ :

Figure 6

Proposition d'appareil conceptuel pour les théories de l'action



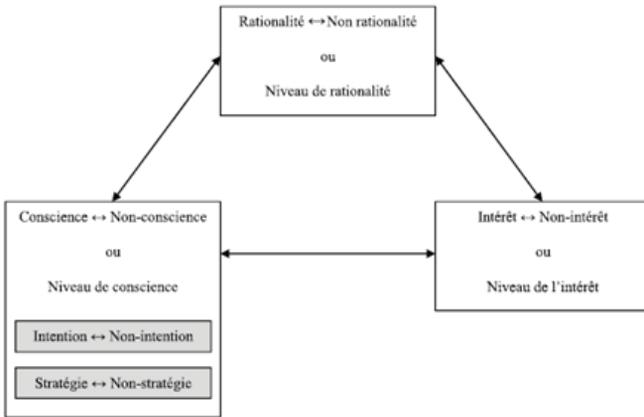
ou même, en simplifiant, comme celle-ci (voir la figure 7)³⁵ :

³⁴ Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *Revue canadienne de sociologie*, vol. 49, n° 2, 2012, p. 144.

³⁵ *Ibid.*, p. 145

Figure 7

Proposition d'appareil conceptuel simplifié pour les théories de l'action



Au moins, dans de telles modélisations, la conscience peut coexister avec l'inconscient, l'humain est aussi raison qu'émotion, tout n'est pas qu'intention et intérêt. Une telle modélisation semble beaucoup plus respectueuse de la complexité de l'esprit humain, de ce à quoi correspond l'esprit humain dans la socialité.

Il importe que la sociologie se donne la relation comme objet d'étude, qu'elle l'opérationnalise pour la rendre observable, pour la caractériser ; il est important aussi que la relation soit examinée comme variable exogène dans le but de comprendre comment elle agit sur les objets qu'elle unit, ou comme variable endogène, pour qu'on saisisse ce que les entités réunies font d'elle. Et il semble qu'une sociologie relationnelle telle que proposée par Guy Bajoit soit à même de mener ce travail nécessaire. Il semble que, par la place qu'elle accorde à la relation, cette sociologie soit en mesure de transporter l'explication des phénomènes sociaux plus loin que ne le peut une modélisation rationalisante, car si la relation est déterminante, cela signifie que tout ne procède pas de la rationalité des acteurs sociaux. Il semble que la sociologie bajoitienne puisse en venir à articuler structure et acteur, toujours par la voie de l'analytique de la relation, mieux que ne le font les néofonctionnalismes ou les fonctionnalismes stratégiques, lesquels restent accrochés à un

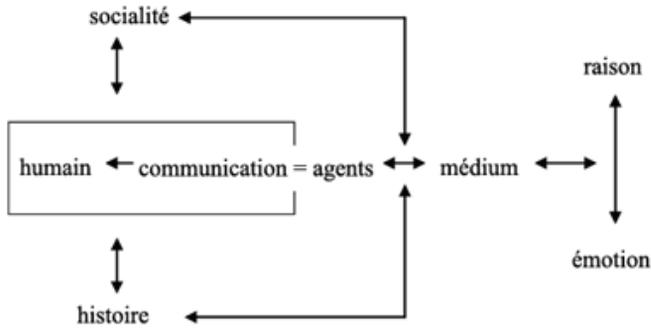
acteur hyperrationnel, lesquels aperçoivent l'émotion, mais sans pouvoir y accorder un rôle dans les modélisations, lesquels ne disposent pas de relation active analytiquement. L'émotion dans ces modélisations ne devient au mieux qu'un facteur qui, comme dans l'individualisme méthodologique boudonien, apparaît comme une « bonne raison » d'agir. L'émotion n'est là appréhendable que dissoute dans la raison. Le simple emploi de la relation comme catégorie analytique offre des possibilités pour se distancier de tout individualisme méthodologique, pour sortir de l'interactionnisme auquel s'imposent des subjectivités prédéterminées par les théories de l'action, et pour conjointre les structures et les acteurs. La sociologie n'a pas besoin du postulat d'un acteur rationnel, quand ce ne serait que parce que tout humain fait lui-même l'expérience de tout ce qui ne correspond pas en lui à l'appareillage rationalisant des théories de l'action. Guy Bajoit écrit : « Il fallait répondre aux deux questions fondamentales de la sociologie : comment les acteurs sociaux sont-ils produits, dans la pratique de leurs relations, par les structures du système social, et comment agissent-ils sur ces conditionnements structurels, pour les reproduire ou les changer ?³⁶ » Ce sont deux questions cruciales, en effet. Mais on ne peut leur apporter de réponse si l'on ne modifie pas l'appareillage rationalisant des théories de l'action. Tout ce que les humains tirent des structures, tout ce qu'ils font aux structures, tout ce qu'ils font dans les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres ne peuvent participer de la seule conscience, ne peuvent être ramenés à des échanges stratégiques. On peut répondre à ces questions si l'on ne préjuge pas de ce que la relation révèle.

5. Pour un autre relationnisme

Il est, certes, important d'examiner l'objet relation en lui-même, de faire de la relation une variable indépendante ou une variable dépendante ; mais, au-delà de ce travail empirique, il semble nécessaire de recourir à la relation épistémologiquement, de modéliser relationnellement le social. En faisant cela, on découvre un humain éminemment relationnel (voir la figure 8).

³⁶ Guy Bajoit, *Pour une sociologie relationnelle*, op. cit., p. 8.

Figure 8

Modélisation relationnelle de l'humain³⁷

Cet humain est de raison, mais aussi d'émotion ; il est inscrit par essence dans l'historicité et la socialité ; il est fondamentalement communicationnel, donc agent communicant dans des relations animées de symboliques ; il est déterminé et déterminant, sur les plans social et historique. La raison, ici, n'est plus condamnée par l'utopie de la transparence de l'information, par l'intérêt, par la finalité, par une logique de moyens et de fins. On peut ainsi faire place à l'ensemble des acquis des sciences humaines que sont :

- o l'humain est un être social,
- o l'humain est un être communicationnel,
- o l'humain est un être historique,
- o la pensée humaine a pour corollaire le langage [bien qu'elle n'y soit pas réductible],
- o les langues humaines sont historiques,
- o l'humain est un être rationnel,
- o l'humain est un être émotif³⁸.

³⁷ Simon Laflamme, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995, p. 82.

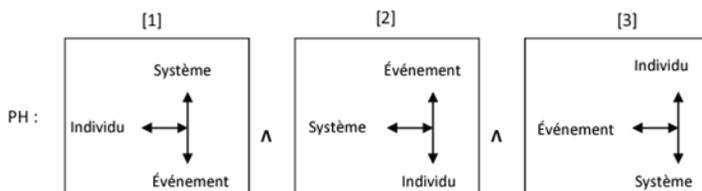
³⁸ *Ibid.*

On peut alors soumettre à l'épreuve de l'empirie l'appareil conceptuel des théories de l'action, comme chez Pierre Bouchard³⁹, Mélanie Girard⁴⁰ et Paul Jalbert⁴¹ et constater que le rôle de l'intention est relatif, qu'il n'y a pas de rationalité pure dans la communication verbale ou non verbale entre des personnes.

On peut oser une modélisation générale, comme celle de Claude Vautier dans laquelle, trialectiquement, individu, système et événement se conjuguent (voir la figure 9).

Figure 9

Modélisation trialectique de l'individu, du système et de l'événement⁴²



Où :

PH est le phénomène à expliquer

Λ est un connecteur logique indiquant que le modèle réside dans la conjonction des trois modules [1], [2] et [3]

³⁹ Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 67-114.

⁴⁰ Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, *op. cit.* ; Mélanie Girard, « Éléments de critique des théories de l'action », *op. cit.* ; Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que ne le prétendent les théories de l'action ? », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 115-148.

⁴¹ Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 2, n° 1, 2006, p. 101-141 ; Paul Jalbert, « Au sein du foyer : une analyse relationnelle des interactions entre les membres d'une famille », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 2, 2016, p. 287-301.

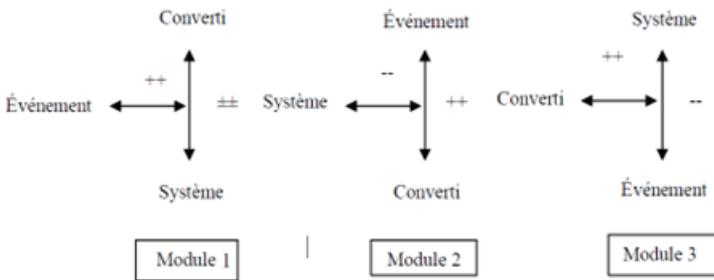
⁴² Claude Vautier, « De l'intérêt d'une approche relationnelle dans la modélisation des systèmes complexes », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 2, 2016, p. 339.

En abordant un phénomène micrologique avec ce modèle, on découvre comment les dialectiques individu-événement sont fortes et comment celles qui impliquent le système sont limitées, bien que nécessaires⁴³. En abordant les phénomènes macrologiques, on constate des relations fortes quand entre en jeu le système⁴⁴.

On peut aussi comprendre, comme le fait Ines Bouguerra, un phénomène, comme celui de la conversion religieuse, de manière plus juste que ne peuvent le faire une modélisation sociologique qui se focalise sur la rationalité utilitaire, une modélisation psychologique fondée sur l'attachement et une modélisation économique qui accentue l'autonomie⁴⁵. À l'instar de ce qu'on trouve avec les catégories de Vautier, on découvre ici une articulation du converti (donc de l'individu), de l'événement et du système (voir la figure 10).

Figure 10

Triialectique du converti, du système et de l'événement⁴⁶



⁴³ Claude Vautier, « Un petit monde en Ontario. Application d'un modèle relationnel triialectique à la vie d'une communauté canadienne », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 13, n° 1, 2017, p. 403-453.

⁴⁴ Claude Vautier, *Émergences marocaines. Relation, individu, système et événement*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2023.

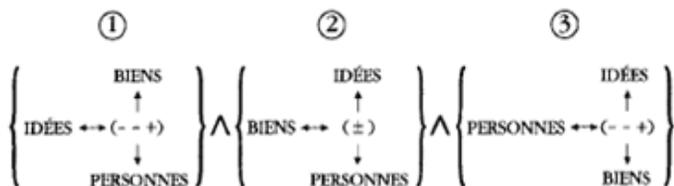
⁴⁵ Ines Bouguerra, « Pour une analyse relationnelle de la conversion », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 18, n° 2, 2023, p. 227-304.

⁴⁶ Ines Bouguerra, « Contribution de l'approche relationnelle à la compréhension de la conversion religieuse », thèse de doctorat, Sciences humaines et interdisciplinarité, Sudbury, Université Laurentienne, 2020, p. 323.

On comprend mieux pourquoi un État menacé fortement par un mouvement indépendantiste perdure (voir la figure 11).

Figure 11

Dialectique tridimensionnelle globale dans la logique des régions canadiennes⁴⁷



On peut aussi modéliser relationnellement, mais non trialement, des phénomènes comme le meurtre entre conjoints, le tatouage, le rapport aux médias, la dynamique de la culture et des médias, le décrochage scolaire, les histoires de vie, la communication dans divers contextes, l'immigration⁴⁸...

Conclusion

L'approche relationnelle offre de grandes possibilités à la sociologie. On le doit grandement au travail de Guy Bajoit qui, le premier, en français, a donné son nom à cette manière de concevoir la sociologie.

L'une de ces possibilités est d'aborder le phénomène relationnel soit en le caractérisant, soit en étudiant ce que la relation fait aux éléments qu'elle rapproche, soit en se penchant sur ce que font d'elle les éléments corrélés. Il me semble que c'est largement le travail auquel s'adonne la sociologie bajoitienne quand elle ne se laisse pas envahir par le principe wébérien de l'individualisme méthodologique.

⁴⁷ Simon Laflamme, *Des biens, des idées et des personnes au Canada (1981-1995) : un modèle macrologique relationnel*, Sudbury, Prise de parole, 2000, p. 206.

⁴⁸ Voir, pour diverses illustrations, Claude Vautier, *Sociologie et relation. La théorie iconoclaste de Siméon Lafortune*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2022.

L'autre possibilité est d'employer la relation dans une logique modélisante et de faire apparaître comme relationnels les objets d'analyse en s'imposant constamment une dialectique du théorique et de l'empirique, pour que la théorisation ne perde pas de vue ce dont elle parle, pour ne pas que l'empirie ne prenne forme que dans des formules descriptives.

Ces deux voies sont prometteuses, et la relationalité qui les unit représente le dénominateur commun d'une forte proportion des réalisations sociologiques et, pour le moment, constitue l'outil heuristique le plus fertile de la discipline.

C'est la macrologie qui m'a conduit vers la relationalité : l'étude de la circulation des biens, des idées et des personnes. Je suis tombé sur une trialectique qui, de mon point de vue, pouvait comprendre la socialité sans placer en son centre un individu ou une subjectivité. En me déplaçant vers la micrologie, j'ai rencontré davantage une psyché qu'une rationalité, et mes collègues et moi avons été amenés à dénoncer la modélisation des théories de l'action, notamment celle de l'individualisme méthodologique.

Macrologiquement et micrologiquement, nous n'avons pas rejeté l'individu et sa subjectivité ; nous avons découvert que la sociologie n'est pas condamnée à tout construire à partir des individus et qu'elle n'est pas contrainte à déformer l'esprit humain au nom d'un impératif d'autonomie et de rationalité.

Bibliographie

- Bajoit, Guy, *La maison du sociologue. Pour une théorie sociologique générale*, Louvain-la-Neuve, Academia, L'Harmattan, 2015.
- Bajoit, Guy, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le sociologue », 1992.
- Bouchard, Pierre, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 67-114.
- Boudon, Raymond, *La place du désordre. Critique des théories du changement social*, Paris, Presses universitaires de France, 1985 [1984].
- Boileau, Nicolas sieur Despréaux, *Satires*, Paris, Claude Barbin, 1666.
- Bouguerra, Ines, « Contribution de l'approche relationnelle à la compréhension de la conversion religieuse », thèse de doctorat, Sciences humaines et interdisciplinarité, Sudbury, Université Laurentienne, 2020.
- Bouguerra, Ines, « Pour une analyse relationnelle de la conversion », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 18, n° 2, 2023, p. 227-304.
- Donati, Pierpaolo, *Introduzione alla sociologia relazionale*, Milan, FrancoAngeli, 1983.
- Emirbayer, Mustafa, « Manifesto for a Relational Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. 103, n° 2, 1997, p. 281-317.
- Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 2, n° 1, 2006, p. 101-141.
- Jalbert, Paul, « Au sein du foyer : une analyse relationnelle des interactions entre les membres d'une famille », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 2, 2016, p. 287-301.
- Girard, Mélanie, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, Saarbrücken, Verlag Editeur, Presses Académiques Francophones, 2015.
- Girard, Mélanie, « Éléments de critique des théories de l'action », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 3, n° 1, 2007, p. 47-60.
- Girard, Mélanie, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que ne le prétendent les théories de l'action ? », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 115-148.
- Laflamme, Simon, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *Revue canadienne de sociologie*, volume 49, n° 2, 2012, p. 138-150.

- Laflamme, Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995.
- Laflamme, Simon, *Contribution à la critique de la persuasion politique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1987.
- Laflamme, Simon, *Des biens, des idées et des personnes au Canada (1981-1995) : un modèle macrologique relationnel*, Sudbury, Prise de parole, 2000.
- Laflamme, Simon, *Humain objet, humain sujet : initiation à quelques notions de philosophie de l'histoire et d'épistémologie des sciences humaines*, Sudbury, Série monographique en sciences humaines, 1996.
- Laflamme, Simon, « Rationalité scientifique, disciplinarité et interdisciplinarité », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 16, n° 2, 2021, p. 201-236.
- Laflamme, Simon, *La Société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*, New York, Peter Lang, Worcester Polytechnic Institute, Studies in Science, Technology and Culture, 1992.
- Laflamme, Simon, *Suites sociologiques*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Épistémè », 2006.
- Maigret, Éric, *Sociologie de la communication et des médias*, 3^e édition, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2015 [2003].
- Touraine, Alain, *Pour la sociologie*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1974.
- Touraine, Alain, *Sociologie de l'action*, Paris, Seuil, 1965.
- Vautier, Claude, « De l'intérêt d'une approche relationnelle dans la modélisation des systèmes complexes », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 2, 2016, p. 339.
- Vautier, Claude, *Émergences marocaines. Relation, individu, système et événement*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2023.
- Vautier, Claude, *Sociologie et relation. La théorie iconoclaste de Siméon Lafortune*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2022.
- Vautier, Claude, « Un petit monde en Ontario. Application d'un modèle relationnel trialectique à la vie d'une communauté canadienne », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 13, n° 1, 2017, p. 403-453.